

Le Gaulois du Dimanche

Supplément
Hebdomadaire Littéraire et Illustré

Directeur
ARTHUR MEYER

2, Rue Drouot, 2 - PARIS
Les manuscrits ne sont pas rendus



LES ÉTRENNES

M. de Max (Antoine)
Les Étrennes d'Antoine : M. Clemenceau consent à jouer "Jules César"

Messe de Minuit

CONTE INÉDIT



Les Étrennes de Paulus

En Finlande.
Les enfants jouent sur le plancher noir : ils jouent « à manger » avec des morceaux de bois en guise de pain et une écuelle vide. Le père, Antti Mésantamä, est couché au-dessus du fourneau depuis le matin. Sa femme est allée au village voisin, à six kilomètres de la ferme, quand on prend par la forêt.
La calane est éclairée par un faible et pâle jour d'hiver, que tamise un petit carreau sous sa couche de givre, et par les deux lèches du foyer qui vont se fondre. La lumière ne monte pas à plus de trois aunes du plancher.
Tout un tiers de la calane est occupé par le grand fourneau ; le second tiers, par la grande table à manger, vide, près de la fenêtre ; dans le dernier tiers, les enfants jouent, et le plus petit, de son bécoteau, se mèle à leur jeu.
Tout à coup, les enfants s'interrompent. Des pas ont grincé ; des pieds secouent la neige contre les marches ; la porte s'ouvre ; et, dans un nuage d'air froid, une femme entre enveloppée jusqu'aux oreilles et couverte de frimas. Elle ferme rapidement la porte ; le brouillard s'évapore ; les enfants se pressent autour d'elle et le plus petit, qui ne sait pas encore marcher, roule à bas du bécoteau et se met à crier. Avec un mouvement d'habitude, la femme le prend et le berce contre sa poitrine encore blanche de givre. Puis elle va droit au fourneau, et, apercevant son mari, elle dit d'une voix sèche :
— Antti, il faut te lever et te rendre au bourg de l'Eglise.
— Eh ! grogne Antti, il y a donc le feu à la maison ? Tu ne veux pas que je parte pour l'Eglise à la nuit tombante.
— Il n'y a pas le feu chez nous ; mais il y a la faim : c'est tout comme, il me semble. On m'a dit qu'on bourg de l'Eglise le Gouvernement distribue de la farine pour la Noël à ceux qui n'en ont pas. Si tu y vas, nous pourrions avoir du pain.
Antti secoue la tête et passe ses doigts dans ses cheveux rouffus.
— Alors, tu veux que je mente ?
— Mais que faire ? C'est le quatrième jour que nous ne vivons que de la goutte de lait que nous donne la pauvre vache. Les enfants crient famine ; et tu souffres, toi, et moi aussi je souffre. Combien de temps penses-tu que nous y tiendrons ?
— Bon ! Bon ! Mais tu es diablement pressée !
— Et toi, pas assez ! Tu es resté là à crier sur le fourneau pendant tout l'automne. Tu attendais les messieurs des forêts qui viennent d'ordinaire nous offrir notre pain. Mais la neige n'est pas assez haute dans les bois pour le travail, et les messieurs ne sont pas venus. Es-tu qu'on mentirait quand

MADAME BUTTERFLY

Première représentation à l'Opéra-Comique le 28 Décembre 1906

Musique de G. Puccini

And^{te} molto calmo 42

BUTTERFLY

And^{te} molto calmo 42

PIANO

Sur — la mer cal — mé — e. Un jour — u — ne fu — me — e monte —

pp Rall. pp come da lontano. a tempo.

Poco rall. Un poco mosso. Rit.

ra — comme un blanc pa — na — che! Et c'est un beau na — vi — re — qui, faisant re — la — che. En — tre dans la

Un poco mosso. Rit. Con passione. Docemente. Rall.

ra — del En — tends sa — canonna, del Vois donc! il — de — bar — que! Moi, d'accourir, je n'o — se! Non non! Je

Rit. Un poco mosso. f Con passione. Docemente. Rall. pp.

res — te là guet, tant sur la route! J'écoute! Pourtant qu'il m'en tar — de Presque joyeu — se — l'heure c'e —

a tempo. Con semplicità. a tempo. pp. Rit.

a tempo. Animando un poco.

coffe! Voi — et qu'on peut dis — tinguer, dans la fou — le. — Un hom — me qui che —

a tempo. Animando un poco.

Rall. un poco. Sostenendo molto. Lo stesso movimento.

mi — ne Et gra — vit la col — li — nel — Qui est — il? qui est — il? Jusqu'au seuil il ar —

Sostenendo molto. Lo stesso movimento. pp. Rall. un poco.

Rall. Lento.

ri — ve. Que dit — il? que dit — il? Je l'entends! Butter — fly! sans qu'il me voi — e! Moi, je me tais, ca

Lento. Dim. pp.

Rall. molto. con molta passione. And^{te} come prima con forza.

chant mon e — motion trop vi — ve. Par ba — di — na — ge — et pour ne pas mou — rir — mourir de

Rall. molto. cal canto. And^{te} come prima con molta passione.

jo! — e! Et lui, le cœur en pei — ne, m'appè — lant, redi — ra — "Pe — ti — te femme aimé — e. Au parfum de ver —

Rit. pp.

vei — ne!" Doux noms auxquels je suis ac — cou — tué — me — e! — Tout ce la adviendra, je te l'as — su — re!

Cresc. Poco rall. Cresc. ff. Largamente.

Sois désormais sans crainte moi, du profond de l'a — me, j'ai — foit, largement.

Poco rall. Cresc. ff. meno forte. dim.

Rit. pp. sostenuto. p. f.

Copyright 1906 by G. Ricordi et C. 62, bd Malesherbes

LA MODE AU "HIGH-LIFE TAILOR"



Madame,

Comme tous les ans après notre Inventaire, ne voulant pas présenter à nos Clientes les mêmes tissus deux Saisons consécutives, nous avons décidé de faire subir à toutes nos Hautes-Nouveautés une dépréciation de 40 à 60 0/0.

Nous mettrons donc en vente à partir de **Mercredi prochain, 2 Janvier**, de **Magnifiques Costumes Tailleur** au prix **extraordinaire de 79 fr. 50**.

Ces Costumes seront faits sur mesure et exécutés avec des draperies qui étaient destinées à nos Costumes de 250 et même 300 francs.

C'est donc vous dire, Madame, que nous vous offrirons pendant quelques jours des **Occasions absolument exceptionnelles**.

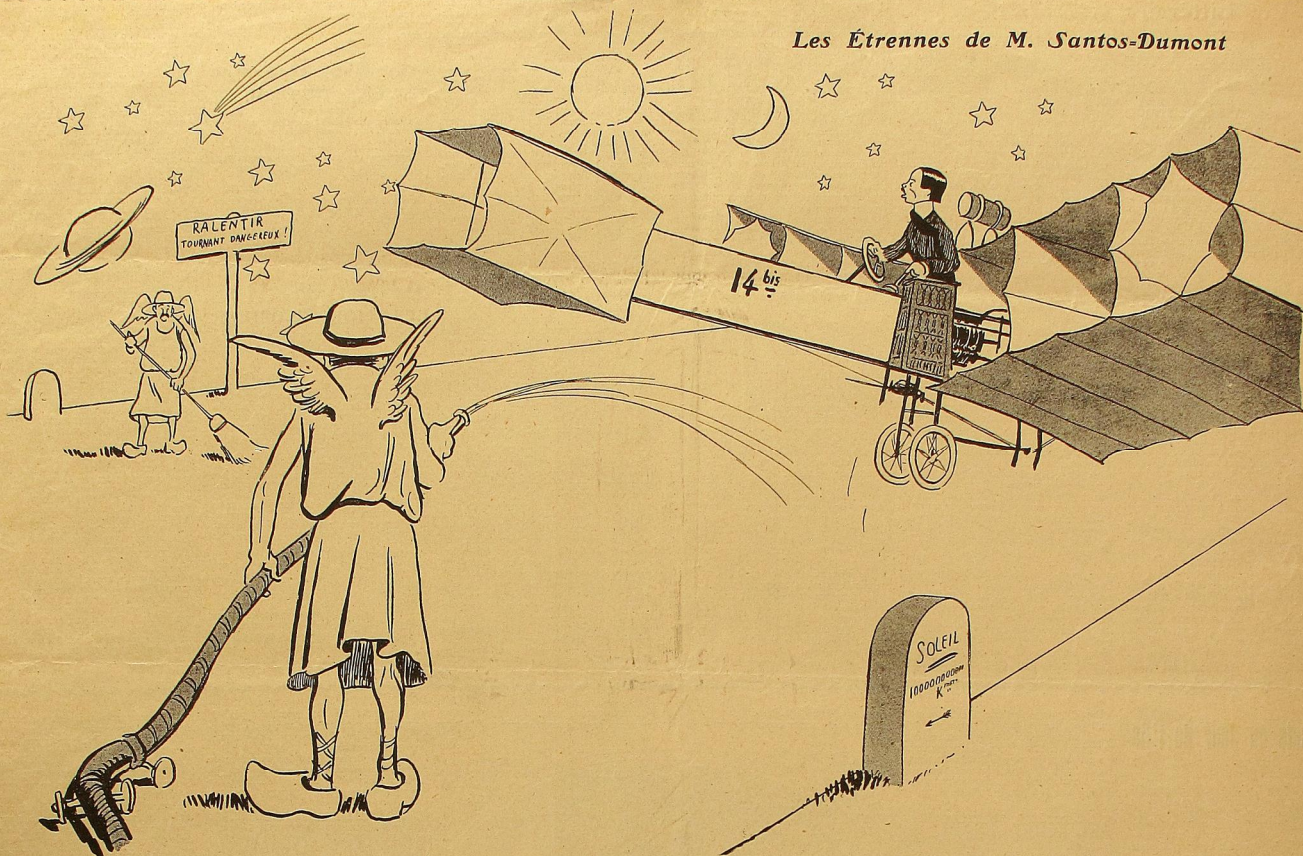
Dans l'attente de votre visite recevez, Madame, nos salutations très distinguées.

H. L. T.



HIGH-LIFE TAILOR, 12, Rue Auber — HIGH-LIFE TAILOR, 112, Rue Richelieu

Les Étrennes de M. Santos-Dumont



Ouverture de la Voie lactée à la circulation.

c'est l'Empereur qui donne ? Les voisins ne peuvent plus être d'aucun secours. Il faut aller au bourg de l'Eglise. Je n'ai plus que ce bout de pain pour les enfants.

Elle pose sur la table un morceau de pain d'écorce noir, et les enfants se rassemblent avides autour de cette friandise.

Antti s'est décidé à descendre du fourneau : il s'élève longuement, fait quelques pas comme s'il voulait adresser la parole à sa femme, puis change d'avis et sort, le dos courbé.

La porte s'est refermée. Anna trempe la croûte de pain d'écorce dans une écuelle pleine de lait, au milieu des enfants affamés. Pendant le festin, Antti rentre, traînant ses pattes de bois. Il ne peut s'empêcher de jeter sur l'écuelle un regard furtif, en essayant du revers de sa main l'eau qui lui monte à la bouche. Puis il allume un brandon résineux, et se met à réparer ses patins. La femme le regarde en silence. L'expression de son visage s'est adoucie.

Eh bien, que tu ne pourrais pas, dit-elle, trouver quelqu'un qui te mène en voiture à Pusula ?

— Pas besoin, quand on a des patins.

— Mais il y a vingt heures jusqu'au bourg de l'Eglise et tu n'as pas fait un seul vrai repas depuis une semaine.

Pour toute réponse, elle repart un grognement. Il est temps que les enfants dorment ; elle les couche ; après quoi elle prend son rouet et recommence à triser son fil éternel. Le rouet tourne ; les brandons crépitent. On échange pas une parole. Anna se reproche d'avoir été dure envers son mari, qui pourtant n'est pas cause de leur misère. Mais les mots conciliants qu'elle voudrait prononcer s'arrêtent dans sa gorge.

Antti en a fini avec ses patins. Il demande à sa femme de lui préparer le sac de plus grand et le plus blanc ; puis il grimpe sur le fourneau et s'y recouche.

Quand parait-il ?

Ne t'en inquiète pas. Tu auras ta farine ; ça doit te suffire.

Avant même que l'étoile du matin se soit levée dans la nuit glaciale, Antti, silencieux comme une ombre, passa sa pelisse de monton, serra fortement sa ceinture, découpa en feuilles ce qui lui restait de tabac, alluma sa pipe et sortit. Son estomac criait si fort qu'il avait craint de réveiller sa femme. Il s'était muni d'un bâton ferré, de peaux de loup.

L'après-midi du même jour, quand le crépuscule tomba, un homme courbé, couvert de neige, un sac vide sur le dos, entra dans la rue du bourg. Il regarda autour de lui d'un air peu heureux et s'arrêta devant la porte du marchand où des charrettes stationnaient.

C'est bien ici, demanda-t-il, que l'Empereur fait distribuer de la farine pour Noël ?

— Oui ; mais ce n'est pas l'Empereur qui la donne.

— Tant pis ! » pensa Antti. Il pénétra dans la boutique, et, quand il parvint devant le comptoir, il tendit sans mot dire son sac au marchand. Celui-ci, sous la surveillance d'une dame, était en train de verser de la farine dans des tas de sacs ; et il en était blanc jusqu'aux sourcils. L'enquête commença :

Comment l'appelles-tu ? — D'où est-il ? Et tu as vraiment besoin de farine ?

Ce n'est pas pour mon plaisir que je viens mendier. Je n'ai pas mangé un seul morceau de pain depuis une semaine.

Le marchand le regarda d'un air soupçonneux et se tournant vers la dame :

Cet homme est trop alerte et trop proprement vêtu. Il n'est pas de vos chalandiers, croisons-nous.

Et l'enquête reprit :

Peut-on prouver que tu as besoin de farine ?

Antti promena son regard autour de lui ; il n'aperçut qu'un seul visage connu.

Il n'y a donc personne ici qui puisse certifier que tu es dans la misère ?... Pour qu'on vienne à toi tard, et si seul ?

Antti s'embrouilla dans ses explications et commença à bégayer.

La dame l'interrompit avec bienveillance. Nous ne donnons de la farine qu'aux gens qui en ont vraiment besoin. Il vous faut un certificat du pasteur ou du sacristain. Revenez demain. Nous sommes consciencieux.

Antti redressa sa taille ; il jeta un étrange regard sur le marchand et sur la farine, puis le bonnet enfoncé sur les yeux, il s'en alla sans mot dire.

Le lendemain, veille de Noël, Antti retourna chez le marchand, accompagné cette

— Tant pis, j'ai une femme et quatre enfants qui souffrent de la faim depuis deux semaines.

— Pourquoi ne nous avez-vous pas dit cela hier ? demanda la dame.

Ah ! voilà, j'avais honte... On sourit. Le sac était plein. Antti s'inclina et tendit sa main calleuse à la dame. Mais au moment de franchir le seuil, il s'arrêta et dit :

— Monsieur le marchand ne voudrait-il pas me donner à crédit un rouleau de tabac jusqu'au printemps ? Quand je peux fumer,

croûte sous son éprouve fardeau. La matinée n'était pas très avancée. Il calcula qu'il pourrait être chez lui vers minuit ; et tout à l'heure, sous l'influence du tabac, et dans l'allégresse de sa mission remplie, il filait sur la neige avec une rapidité presque insolente.

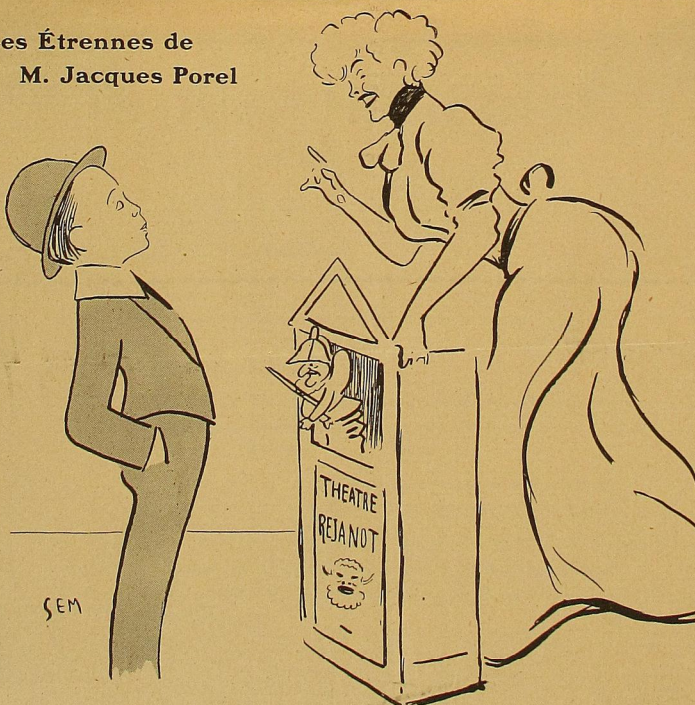
Le soleil se montra un peu, très bas, du côté du Sud, au-dessus de la forêt. Antti commença à avoir trop chaud sous sa pelisse. Il levait la roula, l'attacha sur son sac et continua sa route en bras de chemise. Tantôt il chantait un air de flûteur, tantôt un psaume.

Le sac lui pesait atrocement et les cordes lui entrèrent dans les épaules. De l'autre côté du lac, brillait la lumière solitaire d'une petite ferme. Que ce serait bon de s'endormir dans la chaleur et de se reposer un moment ! Il repoussa la tentation, détacha son fardeau pour remettre sa pelisse, creusa la neige jusqu'à ce que l'eau en jaillît ; et, après avoir tiré quelques poignées de farine du sac, il les délaya. Ce fut son souper de Noël. Il pour suivit sa route sous le cliquetement des froids des étoiles, pendant que la lune à son premier quartier se levait un peu au-dessus du

et, même avant le crépuscule, elle avait préparé dans la hutte de chauffage le bain qui délasserait Antti. Le soir vint, puis la nuit profonde. Antti n'était pas là. Les enfants, qui avaient vécu toute la journée dans l'attente, ne voulaient pas se coucher. Ils demandaient tout Noël, ce Noël qui devait arriver avec le père.

Cependant le sommeil les prit. Anna reprit son rouet et se remit à tordre le fil sans fin en chantant un psaume pour apaiser Dieu et pour se faire pardonner, en ce jour de fête, un travail dont elle calmait ses inquiétudes. Minuit sonna. Elle se leva, d'une voix aigre, d'une voix d'angoisse, elle appela dans les ténèbres : « Antti ! Antti ! »

Les Étrennes de M. Jacques Porel



Mme Rojane.

M. Jacques Porel : « Chouette ! Maman, moi aussi j'aurai mon Théâtre »

fois d'un valet de ferme, un camarade de première communion, qu'il avait fini par rencontrer. Le marchand ne fit plus aucune difficulté, mais songeant que l'homme avait devant lui un trajet de vingt lieues, il ne voulait remplir le sac qu'à moitié.

— Non, non, dit Antti, remplissez-le tout entier, je le porterai.

— Il pèsera trop ; c'est une charge plus qu'humaine.

Je ne sors pas trop les tiraillements d'estomac.

Le marchand se montra généreux et posa de grands rouleaux de tabac sur le comptoir.

— Voici, dit-il, parce que je t'ai fait tout hier.

Mais tu seras payé au printemps, s'écria Antti en le tutoyant de joie et en lui tendant, à lui aussi, sa bonne grosse main.

Il disparut au tournant de la route, à peine

Le soleil se coucha ; les étoiles s'allumèrent dans le crépuscule.

Antti se pencha plus aux dix lieues de landes désertes que le séparait encore de chez lui ; de vagues songeries l'envahirent, les songeries qui flottent toujours dans les âmes du désert, et il rêva comme s'il eût été couché au-dessus de son fourneau.

Anna attendait son mari dès le crépuscule ;

nombre horribles et ne faisait qu'apparaître et disparaître.

Antti, après une heure de repos, entra en se traînant de la salle de bain, il trouva tout en ordre. Un bon feu brûlait dans l'âtre. Une nappe blanche recouvrait la grande table de pin ; des brandons accrochés aux murs crépitaient ; et quatre beaux pains moeux, faits de farine et de lait, fumèrent.

— Viens maintenant, mon Antti, tenir le pain de Noël !

Antti fit la bénédiction, et les premières paroles qu'il prononça, les premières depuis son retour, furent :

J'ai dû cacher la moitié de la farine dans le sac, à trois lieues d'ici ; autrement je ne serais jamais revenu. J'irai la chercher un de ces jours.

Mais elle sera toute moelle de sable ! dit Anna.

Non, répliqua-t-elle, j'ai enveloppé dans ma chemise.

Le froid la transia. Elle entra, la tête baissée, et relata en sanglots. « Seigneur Dieu, toi qui es bon et miséricordieux, pour quoi m'as-tu laissée envoyer mon mari dans la nuit d'hiver ? Meux eût valu qu'il fût resté à la maison. Nous serions morts ensemble. »

Sa fille aînée, sa grande fille de sept ans, se releva et se glissa près d'elle ; et toutes deux gémissaient.

Vers le matin, dans la très calme nuit de Noël, une oreille fine aurait pu distinguer un faible bruit, un froissement de la neige qui se rapprochait de la ferme. Soudain le grand froid qui étreignait la maison en fit craquer un des coins comme un coup de fusil. Anna sortit de son assoupissement ; un heurt pressentiment la parcourut, et, en chemise, elle se précipita à la porte, l'ouvrit toute grande, et, dans l'incertaine lumière de la neige, elle aperçut un être entièrement blanc qui franchissait l'entrée de la cour. « Seigneur Dieu ! Antti ! Antti ! Enfin ! »

Antti murmura quelque chose d'indistinct ; il se dégagea difficilement de ses patins, trebuchés sur le seuil. Les frimas, la neige, la poussière de la farine l'avaient blanchi comme un ange de Noël. Anna l'attrapa dans la maison, où il s'affaissa, silencieux, sur une banquette. Elle le débarrassa du sac et de la pelisse et ne remarqua même pas qu'il était sans chemise. Elle l'examina inquiet pour voir s'il n'avait pas quelque membre gelé ; puis elle l'enligna au bain, prépara l'eau chaude et les verges de bonlieu. Enfin elle ne le quitta que lorsque la peau commença à rougir sous les verges et ses articulations à s'émousser sous l'action de la vapeur.

Les enfants s'étaient réveillés. Elle leur mit leurs plus beaux atours ; et quand Antti, après une heure de repos, entra en se traînant de la salle de bain, il trouva tout en ordre. Un bon feu brûlait dans l'âtre. Une nappe blanche recouvrait la grande table de pin ; des brandons accrochés aux murs crépitaient ; et quatre beaux pains moeux, faits de farine et de lait, fumèrent.

— Viens maintenant, mon Antti, tenir le pain de Noël !

Antti fit la bénédiction, et les premières paroles qu'il prononça, les premières depuis son retour, furent :

J'ai dû cacher la moitié de la farine dans le sac, à trois lieues d'ici ; autrement je ne serais jamais revenu. J'irai la chercher un de ces jours.

Mais elle sera toute moelle de sable ! dit Anna.

Non, répliqua-t-elle, j'ai enveloppé dans ma chemise.

Quand la farine fut un peu apaisée, Anna se rappela que c'était l'heure où l'on va partout à la messe de Noël, et elle prit un livre de cantiques.

Antti attaqua un psaume. Les enfants se mirent à chanter les petites chansons qu'ils savaient ; chacun la sienne, mais le psaume rythmé des parents dominait les voix enfantines.

Tavastjernas.